

CHAPITRE X—Suite.

NOUVELLES PERFIJIES.

Deux miaulements prolongés répondirent à ce cri de guerre ; les tigres bondirent de colère, reculèrent à pas lents, l'œil fixé sur leurs ennemis et mesurant la distance. Cette retraite apparente cachait une ruse ; au moment où ils simulaient une attaque de front, ils exécutèrent des bonds prodigieux pour s'élaner par dessus les éléphants sur les hommes et les chevaux.

Mais les puissants pachydermes ne sont pas dupes de ces stratagèmes grossiers ; attentifs à toutes les évolutions de la bête fauve, ils lui présentent toujours la trompe ou les dents. En cette circonstance, les tigres eurent beau décrire les ellipses les plus fantastiques pour fasciner l'œil des éléphants, ceux-ci les observaient avec le calme et la force.

Liana, malgré la timidité de sa nature, prenait un intérêt passionné à ce drame étrange, émouvant, où les colosses et les monstres de la création allaient se livrer un combat à mort. Le paysage avait toute la grâce primitive des premiers jours du monde, le lac se déversait dans mille ruisseaux qui gazouillaient sous les hautes herbes, le ciel se constellait d'étoiles, la lune souriant au milieu d'un léger cercle de nuages, projetait des lueurs nacrées, donnant à ce décor naturel une beauté impossible à décrire.

Les tigres irrités jusqu'à la fureur eurent recours à une manœuvre qui leur est familière ; se repliant sur leurs jarrets d'acier, ils prirent un élan furieux et d'un bond furieux tombèrent sur la tête des éléphants ; les têtes se reuèrent dans le cou et ne laissèrent en saillie que les dents d'ivoire où les tigres restèrent accrochés par le poil ; un simple mouvement des colosses les jeta en l'air ; en retombant, ils rencontrèrent un bout de trompe qui les assomma.

Tous les assistants étaient émus. Liana prodigua aux éléphants ses caresses reconnaissantes. Ces intelligents animaux sont, on le sait, très sensibles aux marques d'affection ; la bonté les touche au plus haut point et augmente leur dévouement naturel pour l'homme.

—Merci, mon fidèle Ido, et toi aussi, Mury, disait la jeune fille en passant sa main blanche sur la tête des deux colosses ; ceux-ci répondaient à ses caresses ; leur trompe devenue douce et flexible effleuraient les cheveux blonds de Liana ; ils témoignaient à leur façon de la joie que leur causait l'amitié de leur jeune maîtresse.

—Heureux éléphants ! dit Gilson à Mlle Hoveling avec un amer sourire ; j'aurais tué les tigres, vous ne m'eussiez pas même accordé une parole de remerciements.

—Vous vous trompez, Alfred, répondit-elle, je n'oublierai jamais le dévouement que vous m'avez témoigné, je vous considérerai toujours comme un ami.

—Oui, Liana, un ami véritable, le seul peut-être que vous ayez avec votre père.

—Qu'en savez vous ? dit la jeune fille froissée de cette insinuation dont elle saisissait bien la portée.

—Oubliez ma franchise, Liana, plus tard vous reconnaîtrez, j'espère, combien vous avez été injuste et cruelle à mon égard.

Dès que parut le jour, Gilson donna le signal du départ. Les éléphants furent amenés, les femmes s'installèrent dans les howdahs, les hommes montèrent à cheval et la caravane pénétra dans l'intérieur de la forêt où les difficultés du terrain rendaient la marche très difficile.

On avançait avec peine à travers les lianes, les broussailles, les buissons épais ; les éléphants précédaient le convoi ; les trompes de ces puissants colosses, semblables à des haches de sapeurs, ouvraient un passage dans la muraille végétale.

Tout à coup les éléphants s'arrêtèrent immobile comme des tours de granit, les chevaux poussèrent des hennissements d'effroi.

Gilson s'élança en avant afin de voir quel danger menaçait les voyageurs.

De l'épais taillis surgit une dizaine d'Indiens armés, les bras couverts de sang, les yeux égarés ; à la vue des anglais ils jetèrent un cri de rage triomphante.

Avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, une vive décharge en coucha quelques-uns dans les herbes ; les autres, sans s'émouvoir, se glissèrent à terre et, rampant comme des boas avec une agilité merveilleuse, ils atteignirent les Européens, bondirent sur les chevaux, attaquant de leurs poignards les cavaliers. Ceux-ci opposèrent une vive résistance ; leurs carabines étant devenues inutiles, ils renversaient à coup de revolver ou de sabre leurs agresseurs qui tombèrent jusqu'au dernier.

Un incident avait échappé aux Européens pendant ce rapide combat, personne ne remarqua parmi les Indiens massacrés le corps de Yanko, mêlé à d'autres cadavres. Comment était-il tombé, nul ne le savait, ni ne s'en occupa ; mais quand le convoi s'éloigna, une oreille attentive eut pu entendre murmurer :

“ Yanko n'est plus, l'avenir m'appartient, nulle voix ne s'élèvera contre moi, je triomphe enfin !... ”

Pour la première fois, Alexis osa s'approcher de Marthe sous le prétexte bien simple de s'assurer si elle n'avait reçu aucune blessure. La jeune femme détourna la tête sans lui répondre. Rien ne pouvait lui être plus pénible en son malheur que la présence de cet homme dont elle connaissait toute la perversité.

Liana s'étonnait de voir que M. Dumont se montra si peu expansif avec elle ; plus d'une fois elle avait surpris son regard ardemment fixé sur Marthe ; après le danger qui venait de les menacer, c'était à elle qu'il avait témoigné spontanément son intérêt ; la jeune fille rapprochant ces faits de l'aversion peu dissimulée de son amie pour M. Dumont, cherchait à pénétrer ce mystère ; dans la naïveté de son âme, Liana pensa que le malheur de Marthe était la cause de la sympathie que ressentait pour elle son compatriote et elle y vit une nouvelle preuve de son excellent cœur.

Alexis était trop habile pour importuner Marthe de ses attention ; il voulait laisser à sa douleur le temps de s'apaiser et attendre une circonstance favorable de ramener à lui son ancienne fiancée, afin de mieux dissimuler ses véritables sentiments, le jeune Français se rapprocha davantage de Liana qui l'accueillit toujours avec satisfaction ; c'était aussi un moyen d'être près de Marthe et de lui parler sans s'adresser directement à elle.

M. Hoveling était sombre et taciturne, la destruction de son usine lui avait porté un coup cruel ; non seulement il se voyait chassé du coin de terre aimé où il avait vécu vingt ans et qui résumait toute sa vie, mais il était ruiné et sa position allait devenir très précaire. Gilson aimait Liana pour elle et non pour sa fortune ; si la jeune fille consentait à l'épouser, il pourrait habiter près de ses enfants : cette existence agitée d'une vie de garnison ne convenait plus à son âge, ni à ses habitudes. M. Hoveling se disait parfois qu'il serait peut-être plus avantageux que Liana épousât M. Dumont dont la grande fortune lui permettrait de se créer une position nouvelle.

Les Anglais ont le culte du moi ; la politique de l'intérêt a de tout temps été celle de leur nation et les particuliers en font aussi la règle de leur conduite. M. Hoveling était trop loyal pour essayer de nuire à Gilson qu'il appréciait plus que jamais, mais il voyait avec moins de contrariété Liana accueillir la recherche de M. Dumont.

Le jeune officier ignorait cette défection inattendue ; l'eût-il connue, cela n'eût en rien amoindri son dévouement. Il est des natures généreuses que l'ingratitude ne peut décourager et qui donnent sans mesure quand un sentiment puissant les domine.

Liana était l'objet de sa constante sollicitude ; s'il surgissait un péril quelconque, Gilson se trouvait à ses côtés prêt à la couvrir de son corps contre tous les dangers, mais il s'éloignait ensuite sans lui adresser la parole. La jeune fille éprou-